

Le dernier acte

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 28

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AU SUD-EST

QUELQUES journalistes vaudois se rencontreront aujourd'hui à Saint-Moritz avec leurs confrères de la Presse suisse. Ils inaugureront avec eux le chemin de fer de la Bernina et, descendant la vallée de Poschiavo, pousseront jusqu'à Tirano, dans la Valteline. Heureux mortels, ils vont s'emplier les yeux des plus merveilleux tableaux alpestres qui se puissent imaginer ! A lire le programme de leur excursion, nous revivons les journées passées en ces parages, voici bientôt vingt ans, au cours d'une flânerie par monts et vaux, de Thusis aux Alpes bergamasques.

Par la Via Mala et Cresta, nous étions tombés à Sils, le docteur H. G., de Lausanne, et l'auteur de ces lignes, après nous être égarés dans des nêves au-dessus du col du Julier. Si vous faites le même trajet, lecteur, et que vous ayez un faible pour les ablutions glacées, plongez-vous dans tous les lacs de l'Engadine : de baignade en baignade vous arriverez à Saint-Moritz aussi frais et dispos qu'au saut du lit. A Saint-Moritz, ne négligez pas de prendre un verre ou deux de la célèbre eau gazeuse ; avec une croûte de pain et de cette viande boucanée des Grisons qu'on vous sert en copeaux, cela fait un déjeuner dont ne s'alourdiront point vos pas, quand vous les dirigerez vers le col de la Bernina, par le sentier qui passe au débouché du val Rosegg et à la chute du glacier de Morteratsch. Il y a là des bouquets de pins qui dentellent curieusement le bleu du ciel et la blancheur nacré des multiples pics du massif de la Bernina. Peut-être arriverez-vous de nuit à l'hospice campé au haut du passage ; mais, si les traditions d'autrefois s'y sont perpétuées, l'accueil qu'on vous fera vous semblera doublement cordial.

Que vaut la descente sur l'Italie, au coucher du soleil ? Nous l'ignorons. Si belle qu'elle puisse être, il est douteux que le paysage y ait des splendeurs pareilles à celles qu'y fait éclater l'aube par une limpide journée du mois d'août. Sous le ciel pâle, sous les glaces légèrement rosées des Pizzi Canbrena, di Palu, Zupo et Argent, c'est, des monts les plus proches jusqu'à la ceinture vaporeuse des Alpes de Bergame, une symphonie de teintes bleuâtres, violacées, lilas ou mauves, à rendre muets d'extase les plus bavards des touristes. A ces demi-tons succèdent l'or et le feu des cimes qu'on voit s'allumer à mesure qu'on s'abaisse par la route des diligences ou par le chemin muletier passant à l'alpe Grum et aux chalets de Cavaglia. Cette dernière voie conduit plus rapidement à Poschiavo ; elle est aussi plus riche en impressionnants points de vue.

Poschiavo est une jolie bourgade à l'air citadin, dans une contrée superbe, où la flore alpine se marie à la flore des chaudes plaines italiennes. Le rhododendron y voisine avec le noyer. Plus bas, après le lac de Poschiavo, apparaissent les châtaigniers, la vigne, les mûriers, les figuiers. Voici, le long du torrent de Poschia-

vino, les villages de Brusio, de Compascio, de Campocologno, dernière localité suisse, à trois cents mètres de la frontière. De là on atteint Madonna di Tirano dans la Valteline en vingt minutes, si messieurs les douaniers du roi se montrent accommodants. Ils nous retinrent une heure d'horloge, à cause de quelques misérables tablettes de chocolat ne valant en tout pas quatre sous, et dont nous avions eu la candeur de dévoiler la présence au milieu des nippes gonflant nos sacs. A les en croire, notre affaire était claire : une forte amende ou la prison ! Flairant une machination pour saigner indûment notre bourse à leur profit personnel, nous résolûmes d'attendre l'arrivée de leur chef. Bien nous en prit. Celui-ci, jeune officier de bonne mine, n'eut pas plutôt entendu nos explications qu'il nous laissa aller avec un aimable : *Va bene !*

Madonna di Tirano a une grande église qui est un lieu de pèlerinage. De là, deux kilomètres de grande route poussiéreuse vous mènent à Tirano, de l'autre côté de l'Adda. N'étaient les montagnes qui dominent ce pays possédés si longtemps par les Grisons, on se croirait dans la plaine lombarde, tant la végétation, les habitations et la température y ont le caractère du Midi. La ville de Tirano elle-même est fort intéressante, avec ses anciens palais des Visconti, des Pallavicini et des Salis. Un peu endormie toutefois, malgré ses 6000 habitants. A voir ses rues calmes, ses bons bourgeois qui ne s'éveillent guère que le soir, à la fraîcheur, sur le seuil de leur porte, qui dirait que cette cité fut, en 1620, le théâtre d'une vraie Saint-Barthélemy ? Par une nuit de juillet, des hordes sanguinaires se répandirent dans la ville et se ruèrent sur les réformés. Ce fut une tuerie atroce. On ne fit grâce ni aux femmes, ni aux vieillards, ni aux enfants à la mamelle. On coupait aux uns le nez, les joues, les oreilles ; on arrachait aux autres les entrailles, à d'autres encore on remplissait le gosier de poudre et l'on y mettait le feu. Un boucher se vantait d'avoir assassiné dix-huit personnes. La tête du pasteur protestant de Tirano fut plantée sur sa chaire au bout d'une pique. L'Adda emporta les cadavres dans ses flots rougis.

Et, le lendemain de ce carnage, la nature apparaissait sans doute plus radieuse que jamais dans cette belle Valteline où les ruines elles-mêmes resplendissent sous les brûlants baisers du soleil ; et dans les tavernes coulaient comme à l'ordinaire le rubis et le grenat du Sassella, du Grumello, de l'Inferno ou du Montagna.

Ces crûs, est-il besoin de le dire, fournirent à notre palais le thème d'études comparatives qui ont bien leur prix, pour qui se pique d'apprendre à connaître tout d'un pays. Peut-être nos confrères les congressistes s'y livreront-ils à leur tour ; mais auront-elles pour eux le charme qu'y trouvent les piétons cheminant le sac au dos et le bâton à la main ?

V. F.

LE DERNIER ACTE

NOUS n'en dirons pas bien long sur l'inauguration du monument érigé, à Lausanne, à la mémoire de Juste Olivier.

On connaît les sentiments du *Conteur* ; nous les avons suffisamment et très sincèrement exprimés à plus d'une reprise, ces dernières semaines, en particulier.

Le *Conteur*, on le sait, est un fervent « Olivériste ». Dans la mesure de ses modestes moyens, il a cherché à s'acquitter de la dette de reconnaissance et d'admiration que tout bon Vaudois doit au poète qui a le mieux incarné le génie particulier de notre pays, le mieux compris et chanté le coin de terre qui nous est cher à tous.

Quant aux détails de la cérémonie de samedi dernier et aux discours qui y furent prononcés par MM. C. Décoppet, conseiller d'Etat, au nom de l'Association Juste Olivier, Schnetzler, syndic, au nom de la ville de Lausanne, Ch. Burnier, professeur, au nom de l'Université, Dr Olivier, au nom de la famille du poète, nos journaux leur ont consacré des colonnes que n'ignore aucun des lecteurs du *Conteur*. Il serait donc superflu d'y revenir.

Constatons seulement qu'à Gryon, à Eysins, à Lausanne, les fêtes successives auxquelles a donné lieu l'inauguration des monuments érigés dans ces localités, ont été avant tout des fêtes de famille, où la cordialité, la gaîté, ont très avantagement remplacé le faste que souvent ailleurs on déploie en pareille circonstance.

Et c'est à Lausanne, qui, de ces trois localités, est de beaucoup la plus considérable, et où est également érigé le monument le plus important, que la fête fut le plus modeste. Pas de grand cortège avec musique, pas de banquet, pas d'avalanche de vains discours. Le soleil — hôte rare, cette année, et d'autant plus apprécié — un simple cortège d'étudiants, allant sous les drapeaux flottants, au son des tambours et des fifres des écoles ; tout juste les discours qu'il fallait, éloquentes et brefs ; enfin, pour finir, le verre de l'amitié.

En fallait-il plus ? Non, n'est-ce pas. Juste Olivier, un humble parmi les humbles, eut été ravi de cette simplicité toute démocratique.

C'est ainsi qu'il aimait à voir ses compatriotes, le poète ennemi des grandeurs, de la vaine faconde des inutiles éclats, qui écrit un jour ces vers, et ce sont d'entre ses meilleurs :

Grands hommes d'esprit,
A la peine,
A la gêne,
Grands hommes d'esprit,
Dont un sot triomphe et rit ;
Artistes rêvant
Sous la nue,
Tête nue,
Artistes rêvant
D'amour, de gloire et de vent.
Vous qu'on applaudit,
Gens de phrase
Et d'emphase,

Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours... et tout est dit.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

* * *

M. F.-A. Forel, à Morges, a témoigné sa joie de voir le marbre de Derrière-Bourg en envoyant au *Conteur*, pour le compte de l'Association Juste Olivier, fr. 20, somme que nous avons transmise au caissier de cette société.

Toujours trop tard. — Ayant appris qu'une place était vacante dans une administration publique, un brave homme, sans travail et très qualifié pour occuper l'emploi en question, va frapper à la porte du magistrat qui avait à prononcer en l'occurrence.

— Ce poste est à repourvoir, en effet, répond ce dernier au solliciteur, mais vous devriez savoir, cher monsieur, que quand une place est vacante, elle est déjà donnée.

DJAN-DAVID ET SA FENNA

DJAN-DAVID étai on vilho soulon. N'avai djamaïs fè qué dao mau, ma on n'a djamaïs non pllie pu lou remettre à l'aodrè, passe-que l'irè fò coumeint on crigue et tot lou mondou ein avoi pouère. Sa fenna ein a ju dè totè les sortes avouè li. On dzo l'a fotia avau la fenitra et les vesins l'ont du veni la ramassa. Heuresameint que ne s'est pas fait dao mau, la pirè éta on pou étoumaïe Tot de mïmo cein allavè trop liein; lou syndicou l'a crià les gendarmes et on a fourra ao crotton mon Djan-David.

Adan lou dzuzou dè paix l'est veniai pou l'interrodzi pou l'eintiète, ein preson et l'ai ia de:

— Vos ai tsampa voutra fenna avau la fenitra?

— Oh, na, monsu lou dzuzou l'est en checo-seint les linchus dao lli, n'ai pas tu que ma fenna l'irè dèdain!
MÉRINE.

A LA STATION

Croquis ferroviaire.

CEST par un beau dimanche de juin. Les quais de notre Gare Centrale ont leur animation des grands jours, et une foule bigarrée y circule, impatiente de l'arrivée ou du départ des trains. Aux appels des chefs de manœuvres, aux clameurs des marchands de journaux et de victuailles se mêle l'exubérante gaieté des allants et des venants. Les accents les plus divers se heurtent au passage et vous donnent l'impression d'un monde en raccourci.

Bien que les toilettes claires dominent, il y a, dans les groupes, une infinie variété de tons et de nuances, juste de quoi tenter le pinceau de quelque « excessiviste » à la Boronali.

Mais ce sont les chapeaux — les chapeaux de dames, s'entend! — qui attirent surtout mon attention. Il en est pour tous les goûts et pour tous les minois, depuis les gracieux — oh! combien! — « nid de hibou », jusqu'au « jardin suspendu » ou « parlerie ambulante », comme on voudra, sans oublier le délicieux « caquelon », non plus que le « van de semeur » renversé, qui donne à celles qui le portent tant de tablature pour se diriger dans les rues.

Par exemple, voici une petite frimousse phé-noménale chapeauté. Toute galéjade mise à part, l'imposant « galurin » qui l'écrase de sa majesté n'a pas moins d'une aune et demie d'envergure. Aussi, à distance et en clignant un peu de l'œil, m'apparaît-elle comme un échantillon respectable de ce champignon que les savants ont dénommé *Polyporus giganteus!* Mais, que vois-je? Pourquoi donc la petite frimousse chiffonnée devient-elle tout-à-coup anxieuse? Ah! vous ne devinez pas. C'est sûr,

après tout, vous ne pouvez pas savoir. Eh bien! moi, je vous le donnerais en mille que cette subite inquiétude est provoquée par la peur bleue d'avoir affaire, dans le wagon, à un contrôleur grincheux qui aurait l'inopportune idée de rappeler au gentil sosie du *Polyporus giganteus*, le fameux article 117, lettres a, f et g du règlement du 30 février 1906, d'après lequel — oh! horreur! — les chapeaux de plus de 80 centimètres de diamètre doivent être assimilés... aux roues de char et de bicyclette et ne peuvent avoir accès dans les wagons de voyageurs!

Mais laissons là chapeaux et règlement, car, c'est convenu, nous autres hommes, nous ne nous entendons rien à la mode.

Voici, pour changer, une petite vieille toute voûtée, toute ratatinée qui demande le train pour La Sarraz. Bon enfant, un employé la fait asseoir à la salle d'attente et lui dit qu'elle doit attendre encore demi-heure; mais elle n'est qu'à moitié rassurée et s'inquiète à chaque instant si son train ne part pas bientôt.

Plus loin, c'est un pensionnat de jeunes filles qui se rend à la campagne. Aux « all right » des filles d'Albion répond le guttural gazouillis des « Germania » en herbe ou le chaud parler des brunes *ragazze* d'au-delà les Alpes.

Ailleurs, c'est une mère en deuil qui agit son mouchoir pour dire un dernier adieu à sa fille, déjà installée dans le wagon. Une telle tristesse se lit sur le visage de la mère, qu'incontinent, en mon esprit, s'élabore le drame intime: la mort du père, le petit budget familial que l'on doit restreindre, puis la première gêne à laquelle la jeune fille s'efforce de remédier en utilisant ses modestes talents, puis enfin, la séparation, le départ de la jeune fille pour les Allemagnes ou pour le lointain pays des steppes. Il y a, dans l'expression de la pauvre veuve, une telle intensité de douleur qu'elle évoque en moi quelque poignante *Mater dolorosa* de l'Ecole romaine.

Un signal, et le train s'ébranle, emportant indifféremment joies et tristesses. Le petit mouchoir s'agit encore désespérément, jusqu'à ce que le dernier wagon ait disparu au tournant de la voie, et la veuve désolée demeure là, les bras ballants, anéantie. J'imagine sans peine ce que sera son retour au foyer, désormais désert, lorsqu'elle se trouvera en face de son complet esseulement.

Ainsi arrive-t-il parfois que les stations de chemins de fer sont aussi des stations... dans la vie, qu'il s'agisse de déchirants adieux, de fous revoirs ou de mystérieux envois vers l'in-soupçonnée destinée...

ANDRÉ ALLAZ.

Les sept trous à la tête. — Janet, toi qui passes pour un des plus savants à l'école, qu'aime-rai-tu mieux avoir, une jambe de bois ou sept trous à la tête?

— Une jambe de bois: ça ne me ferait pas si mal!

— Bedant! pour te mettre une jambe de bois, faudrait-il pas t'en couper une? Et les sept trous à la tête regarde un peu si tu ne les a pas: deux oreilles, deux yeux, deux narines, avec la bouche...

— C'est vrai! je n'y pensais pas.

— Ce qui fait voir, mon bon, que dans vos écoles modernes on ne vous enseigne pas tout.

B.

L'enfant Jésus. — M. et M^{me} Roumiéu avaient un brave et charmant enfant. Le jour de l'An, sitôt éveillés, M. Roumiéu prend le petit et le couche dans le grand lit, entre sa femme et lui.

La tante de l'enfant, qui était la sœur de son papa, vint de bonne heure souhaiter la bonne année à tous, et voyant le petit au milieu du lit, elle dit:

— Maî qué fas aqui, pichoun?

Et l'enfant content et rigolant répond:

— Je suis ici, comme l'enfant Jésus, couché entre l'ânesse et le bœuf. B.

LA PÊCHE A LA PERCHETTE

Nous extrayons ce qui suit des *Beaux Dimanches*, le savoureux et spirituel ouvrage de M. le docteur Bourget. (Payot et Cie, éditeurs).

JE recommande cette pêche à ceux qui ont besoin de prendre des bains d'air et de lumière, si en vogue dans la thérapeutique moderne. Ce ne sera pas la lumière rose, rouge ou violette, comme dans les grands établissements à la mode, mais la bonne lumière du jour, activée par les rayons d'un ardent soleil. Un grand chapeau de paille suffit pour se protéger contre cette chaleur quelquefois un peu trop intense. Gens nerveux et blasés, neurasthéniques de toutes catégories, essayez de la perchette sur le lac Léman, et vous n'aurez plus besoin de vous enfermer dans les sanatoria qui l'entourent. Le soleil y luit pour tout le monde et les bords de perchettes sont inépuisables....

En regardant un pêcheur à la perchette, vous découvrirez son caractère caché aussi bien que si vous observez un joueur de cartes. Il y en a de tranquilles, patients, appliqués, restant à la même place pendant des heures, attendant que la chance les favorise. D'autres sont agités, bavards, mauvais joueurs, invectivant ce sale poisson quand il ne veut pas se laisser prendre, ou bien poussant des rugissements quand par hazard une perchette se décroche avant d'être amenée à bord. Il change de place à chaque instant, et, s'il n'est pas très bien élevé, il scandalise par ses jurons les promeneurs restés sur la rive.

Mais il y a aussi le pêcheur joyeux de vivre en liberté, par un beau soleil, sur un beau lac qu'il appelle avec amour lac de Genève.

Ils sont arrivés en bateau à benzine ou en simple liquette bien garnie de vivres. Avant de commencer la pêche, on est allé chercher à la plus voisine auberge quelques bonnes bouteilles de La Côte. Et la fête commence.

J'ai toujours remarqué qu'un des pêcheurs s'appelle Gaspard et qu'un autres'appelle Marius. Tous les deux sont musiciens, chanteurs, et ont beaucoup d'esprit naturel. Aussi, dans cette période de pêche, je me rapproche volontiers de leur groupe, ayant l'air très occupé, mais en réalité pour entendre leurs plaisanteries et leurs lazzis toujours pleins d'à-propos et de bonne humeur. Gaspard est généralement basse-chanteur, et Marius ténor, et c'est toujours par un air de grand-opéra ou d'opéra-comique qu'ils annoncent leurs prises:

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,
chante Marius à Gaspard, quand celui-ci est trop loquace.

L'oiseau s'envole, ne revient pas.

C'est Marius qui vient de manquer une perchette.

Amis, la matinée est belle,

annonce la prise d'un boyat.

Vallons de l'Helvétie!

rugit Gaspard, qui vient du même coup de lever deux perchettes.

Pour cette cause sain-in-in-te,

veut dire qu'il a soif. Il débouche un flacon et lampe voluptueusement un verre de La Côte, puis fait claquer sa langue avec une telle force que toutes les équipes de pêcheurs, à deux ou trois kilomètres à la ronde, sont averties que Gaspard trouve le vin bon.

Ceux qui ne sont pas chanteurs se contentent d'imiter le parler vaudois: « Bouge pas, voilà que ça commence. Regarde-voici cette imminse perchette!... »

Ça ne plaît qu'à moitié à la liquette voisine,